PROJECT MUSE®

Résurgences/oublis: L'exemple de la guerre d'Algérie

Catherine Brun

French Forum, Volume 41, Numbers 1-2, Summer/Fall 2016, pp. 63-74 (Article)

Published by University of Pennsylvania Press

DOI: <https://doi.org/10.1353/frf.2016.0006>

➔ *For additional information about this article*

<https://muse.jhu.edu/article/647859>

Résurgences/oublis

L'exemple de la guerre d'Algérie

CATHERINE BRUN

L'abondance de publications, colloques, projections, diffusions et expositions suscités par la célébration du cinquantième anniversaire de l'indépendance algérienne en 2012 ne semble pas avoir eu raison d'une des idées reçues les mieux partagées de la doxa médiatique et parfois même universitaire: la "guerre d'Algérie" demeurerait refoulée de l'Histoire, de la pensée, de la création. Dès lors, chaque nouvel *opus* peut être accueilli comme une révélation, une brèche inespérée, une audace remarquable, un acte décisif susceptible de venir à bout de prétendus tabous, de continents noirs d'oubli, d'occultations savantes mais inassignées.

Prise sous cet angle, la question est simple, et les résurgences, forcément lumineuses et éclairantes, deviennent les avers des oublis. Elles semblent impliquer leur recul, leur défaite, leur débandade; elles paraissent sanctionner leurs négligences et leurs abandons. Et de fait, une part non négligeable de la littérature vise bien à mener ces combats de la mémoire, que les auteurs soient des contemporains des événements ou qu'ils écrivent après-coup. Quand Jean Sénac, en 1953,¹ pleure ses frères sacrifiés aux fêtes sanglantes de la liberté—six Algériens et un Français, morts place de la Nation, à Paris, pour avoir exigé, avec la libération de Messali Hadj, l'indépendance algérienne—ou quand Marcel Reggui, en 1946, mène l'enquête sur les massacres du Constantinois de mai 1945 où trois de ses frères et sœur ont péri,² ils dénoncent des occultations, lèvent le voile sur des forfaitures, écrivent pour la mémoire de morts que le pouvoir politique a fait disparaître, et pour l'avenir de vivants qu'ils voudraient plus fraternel. Que l'on s'éloigne du temps des événements ne suffit pas à modifier la démarche et n'en diminue pas les bénéfices. Ainsi *Meurtres pour mémoire* de Didier Daeinckx est-il en 1984 la première œuvre de fiction française, sous couvert d'intrigue policière, à faire resurgir le souvenir des ratonnades d'octobre

1961. Le passé y est le fruit d'une quête, conquis contre les opacifications rampantes ou perfides, dans les interstices de l'histoire officielle.

Mais cette distinction binaire de la mémoire et de l'oubli ne peut être structurante que provisoirement, qu'elle participe d'un parti pris militant ou manifeste une foi naïve dans les intentions, les pouvoirs et les effets de la mémoire, qui n'aurait vocation qu'à exhumer l'occulté. C'est à tenter de penser les limites de cette opposition paradigmatique que je voudrais au contraire m'employer, pour faire apparaître à la fois quels oublis ou quels "trous de mémoire" certaines résurgences produisent, et quelles collusions existent des résurgences et des oublis, qu'il faudrait peut-être concevoir surtout comme des "ennemis complémentaires."

Depuis Freud et Nietzsche, nous savons "à quel point la mémoire personnelle est glissante et incertaine, toujours en proie au déni et à l'oubli, au traumatisme et au refoulement," aimantée par "notre besoin de rationalisation et de maîtrise."³ Et, Maurice Halwachs l'a montré, les groupes n'échappent pas plus que les individus aux "cadres sociaux de la mémoire" par lesquels se reconfigure, à chaque époque, "une image du passé" en accord "avec les pensées dominantes de la société."⁴ C'est dire qu'il faut faire le deuil des résurgences spontanées, que ne favoriseraient pas les circonstances ou que n'impulserait pas une demande plus ou moins extérieure et explicite. Deux conséquences au moins doivent en être tirées, que Lucette Valensi postule au seuil de ses *Fables de la mémoire*:⁵ le contenu des souvenirs obéit aux sollicitations du présent; une même série événementielle sera diversement remémorée au fil du temps—et, faudrait-il ajouter, selon les lieux qui la convoqueront.

Je ne reprendrai pas ici l'historique, esquissé ailleurs, des phases de la mémoire de cette guerre,⁶ et me contenterai d'en discuter certains attendus. D'abord, il est fort discutable de considérer, avec Henry Rousso,⁷ que la première des phases mémorielles, celle de l'amnistie,⁸ dite aussi "de liquidation de la crise," commence avec la fin officielle du conflit, en 1962. La guerre est longue (près de huit ans); la date de son terme fait débat (cessez-le-feu en mars, indépendance en juillet, massacres d'Européens par l'OAS et de harkis par les Algériens au cours de l'été); l'amnistie politique, enfin, ne couvre jamais tous les faits de guerre. En France, elle blanchit successivement les crimes et délits des combattants ordinaires dès les accord d'Évian, les défenseurs de l'Algérie française hors OAS en décembre 1964, les porteurs de valises, insoumis et déserteurs en juin 1966 et les exactions de l'OAS en juillet 1968, avant qu'en décembre 1982 les officiers généraux putschistes soient réintégrés dans l'armée et voient leur carrière

reconstituée au nom de la réconciliation nationale. Pendant ce temps, en Algérie, se déploie un “nationalisme de la frustration”⁹ et de la légende, qui tient lieu à la fois d’histoire et de mémoire—l’histoire officielle devenant après coup mémoire de substitution. C’est dire non seulement que la mémoire n’est pas une et indivisible, mais que les résurgences obéissent aussi à des logiques politiques aisément identifiables. L’amnistie de juillet 1968 doit ainsi être lue comme une marque de reconnaissance de l’État gaulliste, après les événements de mai, à ses ennemis de la veille, pour le soutien accordé contre les séditions du moment.

C’est, on l’aura compris, l’idée même de “phases de la mémoire” qui me semble devoir être invalidée, sauf à admettre la relativité extrême des tendances lourdes ainsi esquissées, et à préciser systématiquement qui se souvient, où, quand, pourquoi, et de quoi. À en croire Henry Rousso, l’hypermnésie, pour ne reprendre que la dernière des phases de la mémoire de cette guerre qu’il postule, devrait être datée des années 1990. Elle serait à mettre en relation avec le retour de la violence extrême en Algérie, la première guerre du Golfe et le conflit israélo-palestinien, mais aussi avec “la sensibilité grandissante des générations de Français issus de l’immigration maghrébine,” de troisième et quatrième générations. Ces faits sont indiscutables et permettent de rendre compte, notamment, de la flambée de mémoire autour de la répression policière des manifestations pacifiques du 17 octobre 1961 à Paris, portée par le collectif “17 octobre 1961,” qui réunit les associations “17 Octobre 1961: contre l’oubli,” “Au nom de la Mémoire” de la Ligue des Droits de l’Homme, et le MRAP.¹⁰ Depuis la publication, en 1984, de *Meurtres pour mémoire*, elle a été relayée par une trentaine de romanciers,¹¹ dramaturges¹² ou bédéistes¹³ qui ont fait de cet octobre noir le moment le plus commémoré du conflit. L’événement cristallise à tel point la mémoire que des auteurs étrangers s’en emparent.¹⁴ On peut considérer que cette mobilisation politique, sociétale et artistique a porté ses fruits puisque le 17 octobre 2012, le président François Hollande a souhaité reconnaître, au nom de la République, plus de cinquante ans après les faits, l’existence d’une “*sanglante répression*” en 1961, alors que des Algériens manifestaient “pour le droit à l’indépendance,” marquant par là son “*hommage à la mémoire des victimes*.”

Mais il n’est de résurgence qui n’implique des oublis. Les mobilisations contemporaines des événements d’octobre 1961 ont été passées sous silence, comme si ignorer des alertes précoces devait donner plus de force à l’exigence de réparation. Ont ainsi été négligés l’ouvrage publié par Paulette Péju, chez Maspero, *Ratonnades à Paris*, et le documentaire de Jacques

Panijel, *Octobre à Paris*, tous deux censurés en 1961, la manifestation réunissant près de deux cents intellectuels, le 1^{er} novembre, comme le roman du journaliste afro-américain William Gardner Smith, *The Stone Face* (1963), ou la tribune de Maspero dans *Partisans* (novembre 1961). Surtout, la résurgence de la mémoire du 17 octobre 1961, à partir d'un dossier réalisé en octobre 1980 par Georges Mattei, témoin des faits, pour le journal *Libération*,¹⁵ ne s'est pas accompagnée de celle des huit morts de Charonne, tous membres de la CGT, dont la célébration l'avait pourtant longtemps emporté sur la scène syndicale et militante: cinq cent mille personnes avaient défilé, le 13 février 1962, en signe de protestation—contre, rappelons-le, moins de deux cents en novembre 1961. Depuis, le souvenir du 8 février a faibli avec le PCF, alors que celui du 17 octobre n'a jamais été autant orchestré, sans que décline la revendication mémorielle à son endroit—signalons que l'association "Au nom de la mémoire" s'est également constituée en maison d'édition. La mémoire de la guerre n'est donc ni globale, ni uniformément répartie. Atomisée, elle est constituée de coups de projecteur successifs, soumis aux variations de la conjoncture socio-politique, de la demande sociétale et des avancées historiographiques. On l'a compris: la fortune paradoxale du 17 octobre 1961 a contribué à reléguer dans l'oubli, avec les morts de Charonne, les sacrifiés du 14 juillet 1953, tout comme la redécouverte des pratiques de torture, au début des années 2000, a focalisé les passions sans que nul ne s'émue du sort des deux millions et demi de victimes des camps d'internement en Algérie: il est d'oublieux engouements, et de non moins sélectives résurgences . . .

Importe, donc, de sérier les lieux de mémoire possibles, de préciser les variations des investissements et désinvestissements mémoriels, de les contextualiser, d'indiquer l'identité des porteurs ou relais de mémoire. De fait, loin de parvenir à la réconciliation nationale programmée, les amnisties et grâces successives ont eu pour effet, comme le déni de "guerre" maintenu jusqu'en octobre 1999, de transformer les diverses catégories de perdants de l'histoire—anciens combattants, harkis, Européens d'Algérie, immigrés d'origine algérienne—en autant de revendicateurs à la fois de reconnaissance, et de mémoire.

Sans entrer ici dans les détails des résurgences et revendications successives dont il faudrait considérer à la fois les spécificités et les emballements, je rappellerai que les demandes ont émané aussi bien des anciens combattants, désireux d'obtenir un statut, des pieds-noirs et des harkis, exigeant réparation et portant plainte contre X pour crime contre l'humanité, que des beurs et autres "indigènes de la République."¹⁶ C'est d'ailleurs de 2000

que date l'article pionnier de Claude Liauzu sur les "guerres de mémoire,"¹⁷ tout juste après que la loi d'octobre 1999, en posant l'existence d'une guerre et donc en admettant les sacrifices des militaires et des appelés, a contribué à susciter des désirs concurrents de légitimation et de revalorisation chez d'autres catégories d'acteurs du conflit. Tout se passe alors comme si les retours en mémoire et en faveur des uns étaient de nature à maintenir les autres dans le silence et l'oubli, comme si le gâteau de la mémoire et de la reconnaissance devait forcément être partagé, les focalisations sur de tel ou tel groupe circonstanciel engageant forcément des relégations. Le 16 février 2013, Pierre Nora, invité d'Alain Finkielkraut pour une émission de "Répliques" consacrée sur France Culture aux Français d'Algérie, a ainsi cru bon de faire état d'une "hypothèse" qu'il convient de transcrire littéralement:

Ce sont les Juifs d'Algérie qui sont la quintessence des Français d'Algérie, c'est-à-dire ceux qui ont vécu la fin du monde algérien comme une sorte d'apocalypse-Shoah, qui ont vécu le retour en France comme une espèce d'absolue holocauste et qui du coup ont à la fois développé vis-à-vis de la France une sorte d'hostilité à beaucoup d'égards, [. . .] et en même temps ce peuple de la mémoire a gardé la mémoire alors que beaucoup des autres Français d'Algérie, avec courage, une fois arrivés ici, ont voulu tourner la page, oublier leur drame et, avec leurs enfants, refaire leur vie.

Au-delà de la mobilisation hasardeuse des références à la Shoah et l'holocauste, l'incise "avec courage" ne peut suffire à atténuer la hiérarchie ici établie entre Juifs d'Algérie—plus Français d'Algérie que les Français d'Algérie, parce que plus déchirés et plus inconsolables, plus mnésiques—et les Français d'Algérie, soumis aux réflexes vitaux de survie et vite repris par le déroulement ordinaire des jours. N'est-ce pas le propre des discriminateurs que de projeter ou d'attiser des différences, pour mieux esquiver les similitudes?

On le voit: loin d'apaiser les conflits et les réclamations, le temps, souvent, les outre. D'autant que la part la plus massive des revendications exprimées touche désormais la deuxième, et parfois les troisième et quatrième générations. Si l'impulsion peut en être conjoncturelle, les exigences semblent formulées avec d'autant plus d'insistance que les personnes ou groupes concernés ont souffert de solutions de continuité dans la transmission. L'exemple des harkis est à cet égard flagrant. Fatima Besnaci-Lancou le note, en introduction de son ouvrage *Fille de harki*: c'est "quarante ans après," "alors [qu'elle] l'avai[t] presque oublié" que "la déclaration du pré-

sident algérien Abdelaziz Bouteflika concernant les harkis lors de sa visite en France,” le 16 juin 2000, “est venue réveiller [s]on passé et toutes ses horreurs” et l’a, “douloureusement, sortie de [s]on ‘trou de mémoire’”:¹⁸ “[. . .] les conditions ne sont pas encore venues pour des visites de harkis [. . .] C’est exactement comme si on demandait à un Français de la Résistance de serrer la main d’un collabo,” avait lancé le président Bouteflika.¹⁹ La résurgence, le retour de mémoire sont donc d’abord subis, infligés par une puissance ébranlante, avant que la quête individuelle ne relaie le réflexe communautaire. Pour Zahia Rahmani, dans *Moze*,²⁰ c’est la mort du père, trouvé noyé un 1^{er} novembre, suicidé, qui est inaugurale. Et bien que cette mort ait été appelée parfois, voulue, souvent, pour qu’avec le père meure la douleur “qui donnait envie de le voir mort,”²¹ elle n’en survient pas moins d’ailleurs, du dehors. Et elle opère comme une injonction à se souvenir:

Je me souviens
Écris que tu te souviens
Que tu t’en souviens

Sont passés la dédicace au frère mort et l’exergue, les premiers mots de *Moze*, ces premiers mots qui reviendront, dans la séquence finale, “MOZE PARLE” ou “*La voix de Moze glisse en sa fille*,” séquence ultime de dialogue *post mortem* entre le père et la fille, qui opère le glissement du souvenir intransitif au dire de la honte étouffée, jusqu’à la mort bue.²²

Dans les deux cas, celui de Besnaci-Lancou et celui de Rahmani, l’événement qui fait rupture avec l’oubli vaut rappel d’appartenance et incitation à l’inscription dans une filiation et une transmission communautaires. Fatima Besnaci-Lancou énonce le paradoxe qui décide alors de sa conduite:

Je n’ai jamais pensé m’engager dans les associations de harkis. Pour moi, c’est le passé. Être harki, ce n’est pas héréditaire. Hélas, le malheur se transmet. Pour mes enfants, il me faut donc regarder ce passé et stopper la chaîne des malheurs. Je ne veux pas que mon fils soit “petit-fils de harki[.]” Mon mari et moi avons élevé nos enfants dans une double culture. [. . .] Et voilà que je découvre que mon fils ne peut pas créer des liens avec certains enfants d’immigrés. [. . .]
Ce désespoir, qui s’abat sur moi, me fait prendre conscience qu’il est important d’assumer enfin mon histoire. Je ne veux pas prendre le risque de la laisser en héritage à mes deux enfants. Je ne veux leur léguer ni le désespoir ni la haine.²³

Et, plus loin:

Ma vie s'est jouée en une année, l'année 1962. Cette année de sang, je l'ai tenue jusqu'à aujourd'hui bien emprisonnée, au fond de ma mémoire, comme un secret honteux, douloureux, indicible. D'ailleurs, qui aurait voulu entendre? Comme beaucoup, j'ai tenu ma douleur enfermée. À présent, il faut que je raconte. Il faut stopper la chaîne du malheur.²⁴

Tout se passe alors comme si, pour interrompre l'héritage fatal, il fallait assumer le retour de la mémoire trouée, assumer son *histoire*, faire l'apprentissage du *récit* et par suite accepter de s'inscrire dans une autre "chaîne," celle de la transmission. Car c'est au nom des "générations futures"²⁵ que la substitution doit être opérée, chaîne contre chaîne, legs fatal contre don du récit. Et quand, comme pour Zahia Rahmani, la descendance même manque, ce sont les fils du père, les frères, qui justifieront le défi du souvenir et du récit: "Il faut épargner la guerre aux fils!"²⁶ Les enfants héritent d'un "devoir de témoignage":²⁷ au nom du présent des frères et du futur des fils, des filles doivent en revenir au passé, et le liquider, que ce passé ait été directement vécu, comme dans le cas de l'année sanglante 1962 pour Besnaci-Lancou, ou qu'il ait été pour une part reconstitué, tel celui du "père-soldat-mort-faux-français-traître"²⁸ de Rahmani. Ressusciter le passé pour en avoir raison. Ce que le collectif réuni autour de la romancière Claire Tencin sur le site "ardemment.com"—Annelise Roux, Bertrand Leclair, Daniel-Martin Borret—formule autrement:

Nos mémoires intimes questionnent des Pères déchus, des héros pas très propres [. . .] qu'on voudrait enterrer une fois pour toutes avec les regards qu'ils méritent²⁹ [. . .].

Il convient donc de distinguer au sein même des deuxièmes générations différents modes de mobilisation du passé. Car, souvent, ce passé n'est pas *disponible*: il doit être (re)trouvé, (re)constitué, fabulé. Que sa résurgence puisse être accidentelle, provoquée du dehors, n'exclut pas que son déploiement soit accompagné. Dans *Une guerre sans fin*,³⁰ Bertrand Leclair met en scène les méandres de certaines pseudo-révélation. Le narrateur, qui doit composer avec la commande d'un ancien collègue chroniqueur et relater la véritable histoire des prétendus "planqués" du Sahara à partir de cassettes d'entretiens et d'une documentation copieuse, fait l'apprentissage des instrumentalisation mémorielles. Il se découvrira manipulé au point d'avoir écrit son roman "comme on tuerait père et mère à son insu."³¹ Le

plus souvent toutefois, comme avec Zahia Rahmani ou Claire Tencin, ce sont les pères morts qui parlent par la voix de leur fille. Quand “Moze parle,” c’est que sa voix “glisse en sa fille,”³² et quand la narratrice de *Je suis un héros j’ai jamais tué un bougnoul* écrit, c’est, “sous la dictée” de son père, “la suite du journal du soldat inconnu.”³³ Même alors, les filles ne se contentent pas de filer le souvenir, d’emboîter le pas à un récit suspendu. Il y a bien des phrases portées et muries, des phrases traces, mais ce sont autant d’embrayeurs, à partir desquelles tout commencer. “Je suis un héros j’ai jamais tué un bougnoul,” dit le père, du bout de la table, à partir de son territoire retranché: reste que cette phrase, pendant quarante ans retenue, n’est que “la première phrase d’un récit interminable,” d’une “histoire à reconstruire” d’une “histoire à inventer.”³⁴ Alors “reconstruire” équivaut à “inventer”: il n’est pas de résurgence pure; l’écriture confond fabrique de la mémoire et création du passé.

Claire Tencin se souvient. Elle écrit:

Ce n’est pas de la fiction. La guerre, je l’ai vécue à la maison, elle a sans doute commencé dès que je suis née [. . .] Je suis née à la fin de la guerre d’Algérie et au début d’une autre guerre, celle qui allait continuer de se poursuivre dans le corps énérvé de mon père pendant quarante ans[.] C’est cette guerre-là que j’ai vécue, cette guerre sur laquelle on ne pose pas de mots parce qu’il n’y a pas vraiment d’histoire à raconter qu’il n’y a pas de mémoire pour la raconter, qu’il n’y a que du bruit [. . .]³⁵

De quoi se souvient-on, quand il “n’y a pas de mémoire pour raconter”? Du “bruit,” de tous ces “faits de guerre”³⁶ incessamment rejoués—“baffes, insultes,” projectiles crachés contre tout et tous, “bombardements cacophoniques”³⁷ de la guerre d’après la guerre, de la guerre du père jamais tout à fait revenu et en qui, après “des années tranquilles,” “les souvenirs reviennent se remettre en travers du chemin.”³⁸ Les préfixes le soulignent assez: les souvenirs sont itératifs, ils interdisent la *différence*, ils hypothèquent l’avancée. Parfois, ils se figent en images, obsédantes. Une terreur habite le père: “les couilles enfoncées dans la bouche.” Pour les enfants, une abstraction comme “quand j’étais à l’école communale, quand j’ai rencontré ta mère au bal, quand on s’est mariés.”³⁹ “Les gosses et la mère à table” ne voient pas “la lame, ni les couilles coupées, qui rev[iennent] dans le quotidien avec le bifteck dans l’assiette,” “quand il coupait avec le couteau son steak trop cuit parce qu’il avait horreur de la viande rouge.”⁴⁰ Qui les voit alors, et qui s’en souvient, sinon la fille devenue bouche à

verbe, main à histoires, meneuse de récit, conceptrice de fictions qui n'en sont pas. La résurgence est non seulement résurgence de l'oubli, mais résurgence à partir de l'oubli, ébranlement de la fiction comme seule résurgence possible de ce qui jamais, encore, n'a été tout à fait constaté. Seules la fracture, la séparation, la mort autorisent la distance nécessaire au retour d'une *mimesis* dont Andreas Huyssen a montré qu'elle devait "demeurer fracturée, frustrée, inhibée et incomplète" si elle prétendait "représenter ce qu'on ne connaît qu'à travers des représentations et à travers une distance temporelle sans cesse grandissante."⁴¹ La posture narrative de Tencin ou de Rahmani se confond en effet avec celle mise en place par Spiegelman pour *Maus*: les enfants font apparaître ce qui, dans la vie des pères, rejoue un traumatisme dont ceux-ci ne semblent pas toujours conscients et, par là, font apparaître à la fois la distance qui les sépare de ce passé et son épanchement dans le présent. Leur approche est donc mimétique, non des faits ou des événements mêmes, mais des effets de ces faits sur les pères et de leur propre "postmémoire"—rappelons que Marianne Hirsch désigne par là⁴² l'intime connexion des descendants de la Shoah avec les traumas de leurs aînés, traumas connus indirectement, par des histoires, des images ou des comportements intériorisés au point d'acquérir la puissance de souvenirs propres. De fait, la distance temporelle et générationnelle oblige à substituer à la mémoire des faits une mémoire oblique, mémoire de résurgences, mémoire de rejeux, mémoire donc d'oublis autant que de souvenirs conscients, mémoire de projections et projections de mémoire. Dans sa fiction sonore, "Du sable dans les yeux," Daniel Martin-Borret constate:

Je me suis jamais très bien entendu avec mon père. Il entend pas ce que je lui dis pas et j'entends pas ce qu'il me dit. En revanche, tout ce qu'il dit pas, tout ce qu'il croit que personne peut voir, moi je le vois, je l'entends.

Le soir, quand il plonge les yeux dans son assiette de soupe, moi, j'entends tout le bruit de la guerre qui est encore là dans ses oreilles. J'entends le vent de sable. J'entends le souffle. J'entends le silence des nuits de garde. J'entends la peur. J'entends la mort. J'entends tout ça dans sa tête. Malgré les pommes de terre, les haricots verts, la poitrine fraîche, une femme, et deux enfants.⁴³

La postmémoire implique donc aussi une dimension fictionnelle et contribue à combler une fatale absence de légende. En ce sens, elle excède l'existence des témoins comme de leurs descendants familiaux, et génère des médiations créatives.⁴⁴ Les acteurs, les témoins et leurs descendants

sont désormais rejoints par des auteurs qui ont avec la guerre d'Algérie un rapport lâche, et que cette distance même semble autoriser à adopter des points de vue inédits. C'est ainsi que Jérôme Ferrari, avec *Où j'ai laissé mon âme*,⁴⁵ et Alexis Jeni, avec *L'Art français de la guerre*,⁴⁶ ont successivement donné voix à des figures de bourreaux. Mémoire de l'oubli autant que fiction mémorielle, la postmémoire manifeste la porosité du passé et du présent, de la mémoire et de l'oubli et autorise, sans doute, dans l'accès élargi qu'elle ménage au trauma, des légendes mémorielles moins oubliées, plus généreusement partagées, moins monodirectionnelles, plus palimpsestueuses,—ou plus conscientes de l'être.

Il n'est donc plus que les séquenciations pédagogiques, les mobilisations militantes et les revendications réparatrices pour continuer à opposer résurgences et oublis. Les résurgences dépendent des oublis qui en assurent la vitalité et se déplacent sans cesse. Les fables de la mémoire—postmémoires ou fictions—inscrivent les résurgences dans le présent. Que “leurs rangs [puissent] se mêler, se rompre”⁴⁷ est moins une malédiction que l'espoir, parce qu'elles sont écrites au pluriel multidirectionnel,⁴⁸ de les voir résister aux mythifications stérilisantes.

Université Sorbonne nouvelle—Paris 3

Notes

1. Jean Sénac, “Les massacres de juillet,” 22 juillet 1953.
2. Marcel Reggui, *Les massacres de Guelma*, Paris: La Découverte, Poche/Essais, 2008.
3. Andreas Huyssen, *La Hantise de l'oubli. Essai sur les résurgences du passé*, Kimé, 2011: 113–14.
4. Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris: Félix Alcan, coll. “Les Travaux de l'Année sociologique,” 1925; Paris: PUF, coll. “Bibliothèque de philosophie contemporaine,” 1952: 7.
5. Lucette Valensi, *Fables de la mémoire. La glorieuse bataille des trois rois*, Paris: Seuil, 1992: 17.
6. Catherine Brun, “Histoire, ignorances, mémoire(s): quel(s) savoir(s) pour quelle(s) mémoire(s) de la guerre d'Algérie?,” in *Témoigner entre histoire et mémoire*, 117, Philippe Mesnard (dir.), mars 2014: 67–74.
7. Henry Rouso, “Les Raisins verts de la guerre d'Algérie,” in Yves Michaud (dir.), *La Guerre d'Algérie (1954–1962)*, Paris: Odile Jacob, Université de tous les savoirs, 2004: 127–151.
8. Henry Rouso distingue l'amnistie, l'amnésie, l'anamnèse et l'hypermnésie.
9. Mostefa Lacheraf, “Un cadre général pour un essai d'explication de certains phénomènes culturels liés à l'histoire et la société” (avril 1981), *Écrits didactiques sur la culture, l'histoire et la société en Algérie*, Alger, ENAP, 1988: 110.

10. Mouvement contre le racisme et pour l'amitié entre les Peuples.

11. Anne Tristan, *Le Silence du fleuve*, Montigny-Les-Corneilles, Au Nom de la Mémoire, 1991; Leïla Sebbar, *La Seine était rouge*, Paris: Éditions Thierry Magnier, 1999, 2003; Nancy Huston, *L'Empreinte de l'ange*, Arles, Actes Sud, 2000; Mehdi Lalloui, *Une nuit d'octobre*, Paris: Éditions Alternatives, 2001; Gérard Streiff, *Les Caves de la Goutte-d'Or*, Paris: Baleine, 2001; Abdelkader Djemaï, *Gare du Nord*, Paris: Seuil, 2003; Faïza Guène, *Kiffe-Kiffe Demain*, Paris: Hachette littératures, 2004; Éric Michel, *Algérie! Algérie!*, Paris: Presses de la Renaissance, 2007; *17 octobre 1961, 17 écrivains se souviennent* (Gérard Alle, Jeanne Benameur, Maïssa Bey, Bernard Chambaz, Mehdi Charef Magyd Cherfi, Didier Daeninckx, Dagory, Abdelkader Djemai, Salah Guemriche Tassadit Imache, Mohamed Kacimi, Mehdi Lallaoui, Samia Messaoudi, Michel Piquemal, Leïla Sebbar, Akli Tadjer), Montigny-Les-Corneilles, Au nom de la mémoire, 2011; Ahmed Kalouaz, *Les Fantômes d'octobre: 17 octobre 1961*, Paris: Oskar jeunesse, 2011; Lancelot Hamelin, *Le Couver-feu d'octobre*, Paris: L'Arpenteur, 2012.

12. Sylvie Chenus, *La Saga de la gare du Nord*, 1993 [inédit]; Michèle Bayard, "Octobres rouges," *Le Bocal 1961 brisé, Pour une juste réparation*, Vitry-sur-Seine: Les Éditions de la Gare, Série "En tout sens," 2002; Madjid Ben Chikh, *Un soir à Paris*, Paris: Marsa éditions, 1999; Gilles Granouillet, *Nuit d'automne à Paris*, Paris: L'Avant-scène, 2002; Georges Mattei, *Le Fantôme de Mohammed D.*, in *L'Algérie pour théâtre*, La Tour d'Aigues: Éditions de l'Aube, 2003.

13. Mako et Didier Daeninckx, *Octobre noir*, Anthy-sur-Léman: Ad libris, 2011; *17 octobre 17 illustrateurs* (Baudouin, Boudjellal, Cabu, Charb, Ferrandez, Gébé, Guillopé, Honoré, Jul, Luz, Nahum, Plantu, Puchol, Riss, Siné, Tignous et Ungerer), Montigny-Les-Corneilles: Au nom de la mémoire, 2011.

14. Vient de paraître aux Pays-Bas, de Wouter Krijbolder, *Een Parijse oktoberdag*, Soesterberg: Aspekt, 2012.

15. *Libération*, 17 octobre 1980.

16. Pour plus de précisions, et notamment sur le caractère essentiellement symbolique des plaintes déposées alors que l'extension de la notion de "crime de l'humanité" à partir du 1er mars 1994 n'est pas rétroactive, v. Catherine Brun, "Histoire, ignorances, mémoire(s): quel(s) savoir(s) pour quelle(s) mémoire(s) de la guerre d'Algérie?," *op. cit.*

17. Claude Liauzu, "Décolonisations, guerres de mémoire et histoire," *Annuaire de l'Afrique du Nord*, XXXVII, 2000. Voir également *Violence et colonisation: pour en finir avec les guerres de mémoires*, Claude Liauzu (dir.), Paris: Éditions Syllepse, 2003, et *Les Guerres de mémoires: la France et son histoire: enjeux politiques, controverses historiques, stratégies médiatiques*, Pascal Blanchard et Isabelle Veyrat-Masson (dir.), Paris: La Découverte, 2008.

18. Fatima Besnaci-Lancou, *Fille de harki*, Ivry-sur-Seine: Les Éditions de l'Atelier/ Les Éditions ouvrières, 2005: 13.

19. *Le Monde*, 18 juin 2000, également cité par Fatima Besnaci-Lancou, *op. cit.*, 14.

20. Zahia Rahmani, *Moze*, Paris: Sabine Wespieser éditeur, 2003.

21. *Ibid.*, 70.

22. *Ibid.*, 179.

23. Fatima Besnaci-Lancou, *Fille de harki*, *op. cit.*, 17.

24. *Ibid.*, 20.
25. *Ibid.*, 121.
26. Rahia Zahmani, *Moze, op. cit.*, 177.
27. *Ibid.*, 131.
28. Rahia Zahmani, *Moze, op. cit.*, 21.
29. <http://ardemment.com/Artistes/Algerie/Memooo.html> [dernière consultation le 22 février 2013 à 17h25].
30. Bertrand Leclair, *Une guerre sans fin*, Paris: Libella—Maren Sell éditions, 2008.
31. *Ibid.*, 55.
32. Zahia Rahmani, *Moze, op. cit.*, 173.
33. Claire Tencin, *Je suis un héros j'ai jamais tué un bougnoul*, Paris: Éditions du relief, 2012: 97.
34. *Ibid.*, 62–63.
35. *Ibid.*, 14–15.
36. *Ibid.*, 90.
37. *Ibid.*, 15.
38. *Ibid.*, 48–49.
39. *Ibid.*, 41.
40. *Ibid.*, 39–41.
41. Andreas Huyssen, “Des souris ou des hommes? La question de la *mimesis* d’Adorno à Spiegelman,” *La Hantise de l’oubli, op. cit.*, 63–78.
42. Marianne Hirsch, “The Generation of Postmemory,” *Poetics Today*, vol. 29, 1, printemps 2008: 103–128, et Marianne Hirsch, *Family Frames. Photography, Narrative, and Postmemory*, Harvard University Press, 1997.
43. http://limagesonore.net/fictions/player_limagesonore.html [dernière consultation le 23 février 2013].
44. Sur ce point, voir Marianne Hirsch, “The Generation of Postmemory,” *op. cit.*, 111.
45. Jérôme Ferrari, *Où j’ai laissé mon âme*, Arles: Actes Sud, 2010.
46. Alexis Jeni, *L’Art français de la guerre*, Paris: Gallimard, 2011.
47. Marcel Proust, *Du Côté de chez Swann*, Paris: Gallimard, 1954, coll. “Folio,” 1972: 13.
48. Je fais ici référence au célèbre essai de Michael Rothberg, *Multidirectional Memory. Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*, Stanford: Stanford University Press, coll. “Cultural Memory in the Present,” 2009.